

quelque profondeur au dessous de la surface, à mesure que l'eau pénètre, variant suivant la quantité appliquée à la fois. Si on l'applique souvent, et peu à la fois, l'effet se termine près de la surface; mais si on l'applique en grande quantité, il s'étend plus loin. M. Mechi dit qu'il veut que son sol soit engraisé jusqu'à trois pieds de profondeur; que les racines des récoltes iront aussi bas qu'il y aura de la nourriture préparée pour elles; et que l'application d'engrais liquide est le seul moyen de faire descendre les racines dans la terre qui nourrit les plantes. Nous ne concluons pas de là qu'il serait en faveur du labourage de l'engrais très profondément. C'est une chose différente. Si vous étiez pour enterrer du fumier solide à trois pieds dans le sol, vous feriez aussi bien de l'enfoncer à trois milles; car dans les deux cas, il serait exclus de l'air, ne fermenterait pas, mais resterait dans un état infructueux pour la plante; tandis que dans le cas d'engrais liquide, il est déjà dans un état approprié à la croissance des plantes. De même que des hommes qui n'avalaient pas de l'alcool pur, le boivent bien, mêlé avec trois ou quatre fois sa quantité d'eau; de même les plantes se reculeront de leur propre nourriture appropriée, si elle est trop forte, quand elle la boiront dans de pareilles coupes, si elle est dissoute et détrempée. Nous parlons souvent de la nourriture des plantes, et cependant les plantes ne mangent pas; elles boivent seulement; et il faut admettre qu'elles n'aiment pas une boisson forte.

Les avantages de l'application de l'engrais liquide semblent être, que ça peut fournir une nourriture pour les récoltes dans le bon état—celles de faible solution; en temps convenable—justement quand la plante le requiert; et de la meilleure manière—touchant la profondeur à laquelle il doit pénétrer dans le sol; et il donne au cultivateur un grand pouvoir sur ses sols et ses récoltes, le mettant en état d'adapter l'un et l'autre, de suppléer aux défauts quand ils viennent évidents, et à y aller en tout temps et corriger les erreurs qu'il aurait pu faire au temps de la semence. Les désavantages sont, la dépense de la préparation, et un manque de capital. Pour préparer 80 acres pour ce mode d'engrais, si l'exemple de M. Mechi de faire toute chose de la manière la plus durable, était suivi, ça coûterait \$6,000. Si l'adresse Yankee pouvait effectuer le même objet pour la moitié du prix.—Chose plus que probable, et si la moitié du reste des frais pouvait être évitée, en choisissant une terre assez poreuse pour ne pas requérir d'égoutage—comme avec plus que la moitié de toute la terre dans la Nouvelle Angleterre, néanmoins la dépense serait au delà des moyens de la majorité des cultivateurs; et il est inutile d'aviser les cultivateurs à faire ce qu'ils ne peuvent pas faire. Si quelque marchand retiré, qui se livre à la culture, désirait retirer quelque chose de ses trésors amassés facilement, pour l'amour de faire l'essai d'une

expérience brillante, et d'être applaudi ou faire rire de lui, comme le requerrait le résultat, ce serait bien. On a déjà établi que les terres pauvres, comme l'étaient d'abord celles de M. Mechi, peuvent de cette manière, produire d'une manière étonnante. Il reste à décider si ce mode de produire de grandes récoltes peut être rendu profitable, et l'homme qui le déciderait, ferait un grand bien à l'agriculture, et qu'il fût ridiculisé ou louangé, il serait sur de gagner de la notoriété. Qui l'essayera? L'écrivain croit qu'il pourrait donner l'information requise—comment commencer et comment procéder; ayant examiné les ouvrages de M. Mechi et de M. Littledale sous les circonstances les plus favorables. Mais il serait bien pour l'homme qui essaierait l'expérience de courir en Angleterre et voir pour lui-même. Cela vaudrait un voyage sur l'Atlantique pour converser avec ces hommes, et pour voir leur haute intelligence et leur noble enthousiasme pour l'Agriculture. Ce sont des hommes qui aiment la Vieille Angleterre, mais ils aiment l'Amérique aussi, autant qu'ils peuvent, car c'est leur commerce avec ce pays qui les a mis en état de cultiver dans un style de prince, et ce seulement pour leur amusement.—*New England Farmer*.

—:o:—

NOTRE PAYS.

Le *Washington Intelligencer* finit un long article suggéré par la fin de l'année par les saines et patriotiques suggestions suivantes:—

« Le plus sage des hommes d'état britanniques Edmund Burke, avait pour habitude de dire, si nous aimons notre pays, il faut que nous le rendions agréable. L'art et l'agriculture, à l'influence embellissante desquels Burke fait surtout allusion, ne suffisent pas pour cela; l'âme d'une nation est meilleure que le sol d'une nation. Pour rendre notre pays agréable, il faut qu'il soit orné par la pureté de ses mœurs, l'aménité de ses manières et la sage conversation de ses hommes d'état libéraux et progressifs. Ce sont les éléments qui constituent la civilisation d'un peuple, et par lesquels ses vrais rang et dignité sont gradués dans l'échelle comparative des nations.»

Quoique les effets ou les influences embellissantes de l'art et de l'agriculture peuvent ne pas nous suffire, comme nation, néanmoins ils feront beaucoup pour améliorer les mœurs d'une nation et renforcer l'esprit de patriotisme. Il est admis que l'âme d'une nation est plus grande et meilleure que le sol d'une nation, cependant qui ne dira pas que les charmes de la ferme et de la maison ont beaucoup à faire dans la culture de l'âme, individuelle ou nationale. Quand le goût rural est en harmonie avec les lois de la nature, il produit toujours du bien. Son influence sur la maison et ses affaires domestiques, est plaisante et heureuse.

Celui qui fait de bons citoyens, par l'exemple et le précepte, fait le plus pour son pays. L'influence du précepte est bonne

quand elle est secondée par l'expérience et l'exemple, et séparée d'eux elle est sans pouvoir. Faites comme je dis et non comme je fais, ne reformera jamais le monde. Une telle prédication est sans espérance.

A l'ouverture du printemps les cultivateurs et les jardiniers ne s'efforceraient-ils pas d'embellir leurs fermes et leurs jardins, aussi bien que de les rendre fertiles? Il est vrai, ça vous coûtera quelque travail et quelque soin, qui ne pourraient peut-être pas rendre des dividendes en argent. Mais qu'est-ce que cela fait? Ça payera quelque chose de mieux. Ça rendra notre demeure plus plaisante, plus désirable et plus heureuse, et plus attrayante au passant. Ça vous rendra aussi un meilleur mari, père ou fils, un meilleur citoyen et un meilleur voisin, un meilleur chrétien et un meilleur homme.

Efforcez-vous d'embellir et d'améliorer vos bâties et vos clôtures. Vous pouvez le faire sans être extravagant ou prodigue les fruits d'un travail soigneux et d'une économie frugale.

Par les moyens ci-dessus suggérés, on peut faire beaucoup pour améliorer le caractère individuel, et ainsi rendre notre pays très agréable; aussi améliorer ses mœurs, ses manières, et toutes les autres grâces qui rendent une nation agréable et bonne aux yeux de l'étranger.—*Mass. Ploughman*.

—:o:—

COLLÈGES AGRICOLES.

Les journaux discutent encore le sujet des collèges agricoles, ou écoles où les garçons pourraient recevoir une éducation qui pût les rendre des cultivateurs scientifiques, aussi bien que pratiques. Un autre but proposé par ces écoles est, d'instruire une classe d'hommes qui seront qualifiés à lire sur l'agriculture dans les différentes villes. On a aussi suggéré que les expériences faites sur des fermes expérimentales attachées à ces collèges seraient généralement utiles aux cultivateurs, en leur exemptant la nécessité de faire ces expériences.

Le plus près que nous soyons venus d'un collège agricole dans le Massachusetts, a été l'établissement de l'École de Réformes à Westboro, entourée d'une ferme, où l'on a fait des expériences agricoles jusqu'à un certain point aux frais de l'État. Une école agricole pour des garçons paresseux fût ouverte, il y a quelques années, sur l'île de Thompson, dans le hâvre de Boston, mais ça été une école plus en nom qu'en réalité, vu que les garçons avaient plus à faire avec les livres d'école ordinaires qu'avec ceux dévoués à l'agriculture.

Pendant que cet État est dans le *statu quo* sur le sujet d'un collège agricole, le sujet n'ayant pas reçu une ligne ni un mot du gouverneur dans son message annuel, on a fait beaucoup de progrès dans l'État voisin, New-York. Cet État a un collège agricole en opération dans la ville d'Ovide, élevée de 600 pieds au dessus des eaux des lacs Seneca et Cayuga, et entourée de huit beaux comtés agricoles. Le Gouverneur Clark, fait allu-